

AKTUELL

MONSANTO

Dreiste Machenschaften

Christiane Walerich

Zivilcourage gegenüber dem Chemieriesen Monsanto bewiesen die Farmer Louise und Percy Schmeiser. Dagegen scheint es nicht ausgeschlossen, dass die EU sich unterbuttern lässt.

Stellen Sie sich vor, Sie sind Bauer und züchten seit jeher Ihren eigenen Raps. Nun tritt ein multinationaler Konzern mit der Forderung an Sie heran, eine „Techniknutzungsgebühr“ zu zahlen, weil einzelne Pflanzen auf Ihrem Acker gentechnisch manipulierte Gene enthalten, welche dieser Konzern patentiert hat. Wie diese Gene auf Ihren Acker gelangt sind, ist Ihnen unbekannt. Und da die genetische Verunreinigung Ihrer eigenen Rapsorte für Sie einen erheblichen Schaden darstellt, lehnen Sie die Zahlung ab. Nun verklagt Sie der Konzern wegen Patentrechtsverletzung. Und obwohl die Kontamination vom Pollen- oder Samenflug von Nachbargeländen herrührt, verlieren Sie den Prozess vor

dem Obersten Gericht und dürfen den Raps nicht mehr zur Wiederaussaat benutzen. Begründung: Es sei „ohne Bedeutung wie die patentierten Gene auf die Acker gelangten, entscheidend ist, dass sie nachgewiesen wurden“.

Das ist die Geschichte der kanadischen Farmer Louise und Percy Schmeiser, die von Monsanto, einem der größten Chemiemultis der Welt und Weltmarktführer bei genmanipuliertem Saatgut mit Sitz in den USA wegen Patentrechtsverletzung verklagt wurden. Percy Schmeiser, der mittlerweile zu einer Ikone der weltweiten Bewegung für eine gentechnikfreier Nahrungsproduktion geworden ist und 2007 für sein Engagement mit dem Alternativen Nobelpreis ausgezeichnet wurde, war letztes Wochenende auf dem von Bio-Label organisierten „Haff-Fest“ präsent und berichtete über seine Erfahrungen mit Monsanto. „Das patentierte Gen macht vielleicht ein Dreißigtausendstel der Erbsubstanz einer Pflanze aus; wie kann man

da einen Besitzanspruch geltend machen?“, fragte Percy Schneider. Besitz bedeute auch Verantwortung. Darum habe der verlorene Prozess vor dem Obersten Gericht es ihm letztlich leichter gemacht, Monsanto für die Verunreinigung seiner Ernte verantwortlich zu machen. Schmeiser wurde zum Vorbild für viele andere Landwirte, die unter den Machenschaften von Monsanto zu leiden haben. Denn nicht nur durch Prozessklagen - 2005 hat Monsanto rund 150 Bauern wegen Patentrechtsverletzungen vor Gericht gezogen - sondern auch mit Knebelverträgen und Stillschweige-Abkommen setzt der Konzern die Bauern unter Druck. Auch mehren sich die Klagen von Landwirten über falsche Versprechen bezüglich der Vorteile der Agrotechnik.

Falls die Biotechnikunternehmen sich durchsetzen „erlangen sie die Kontrolle über die Nahrungspflanzen der Welt. Die Bauern (...) werden zu Leibeignen auf dem eigenen Land“,

so Schmeiser. In Kanada wurde schon 2006 auf rund 80 Prozent der gesamten Rapsfläche genmanipuliertes Saatgut ausgebracht. Schmeiser warnte die anwesenden luxemburgischen Landwirte vor den nicht mehr rückgängig zu machenden Folgen, die die Aussaat von Genpflanzen für die Umwelt hat. Die Warnung erfolgt zu einem Moment wo die umstrittene Genmais-Sorte Mon 810 kurz davor steht, in der EU eine weitere Anbauerlaubnis zu erhalten: Die europäische Behörde für Lebensmittelsicherheit (EFSA) plädierte in einer Erklärung für die Wiedezulassung, des in Luxemburg, Deutschland, Frankreich, Griechenland, Österreich und Ungarn untersagten Mon 810, obwohl Studien unabhängiger Wissenschaftler auf erhebliche Risiken für Menschen und Säugetiere hindeuten. Auch enthält das genmanipulierte Saatgut ein Insektengift, das nicht nur „Schädlinge“ vernichtet, sondern auch Schmetterlinge und das Bodenleben gefährdet. Greenpeace kritisierte die EFSA und warf der Behörde vor, sich leichtfertig über die wissenschaftlichen Erkenntnisse über die Gefährlichkeit der genetisch veränderten Maispflanzen hinwegzusetzen.

PASSEPORTS BIOMETRIQUES

De faux choix

Luc Caregari

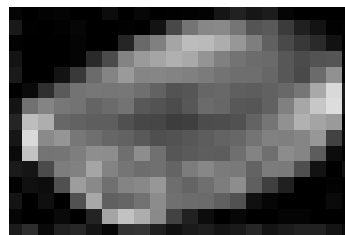
Réputés sûrs, encensés par la classe politique et l'industrie, les nouveaux passeports seraient tout de même dangereux, comme le démontre le Chaos Computer Club Luxembourg.

Les empreintes digitales à présent. C'est bien la dernière trouvaille de nos dirigeants: inclure ces empreintes sur les chips de nos nouveaux passeports. « Une telle attitude est tout simplement affligeante », constate David Raison du Chaos Computer Club Luxembourg (C3L). La jeune association, fondée fin mai 2008, se compose en grande partie de mordus de l'informatique qui veulent faire avancer le savoir sur les risques et périls de la société informatique en la démontant systématiquement. Politiquement neutres, ils espèrent ainsi avertir une grande frange de la population sur les risques et les abus de l'informatique, surtout en ce qui concerne la protection des données. A l'instar de leurs collègues allemands,

ils s'investissent dans le débat politique de façon pas trop orthodoxe. Comme cette petite démonstration le prouve : à l'aide d'un laptop et d'un lecteur à cartes banal (prix : environ 70 euros), Steve Clement, lui aussi du C3L, peut lire le passeport de son voisin de table, sans que celui-ci ait besoin de le sortir de sa poche. En sauvegardant les données sur son ordinateur, il peut les recopier vers un autre chip, intégrable à un document falsifié. Cette magie s'appelle RFID - pour Radio Frequency Identification - et se manifeste sous la forme d'un petit chip discret qui envoie ses données au lecteur. La technologie est surtout utilisée pour marquer des marchandises dans les grandes surfaces ainsi que des bêtes dans les troupeaux. L'homme, un animal et une marchandise ?

Pour David Raison, on y est : « Ce que je trouve particulièrement choquant, c'est qu'on n'a même plus besoin d'ouvrir son passeport, pour que

quelqu'un puisse le lire. L'Etat peut donc contrôler ses citoyens à distance et à leur insu ». Même si les lecteurs normaux ne suffiront plus pour lire les tout nouveaux passeports avec empreintes digitales - en effet, ceux-ci nécessitent un code envoyé par le lecteur au chip RFID - les anciens passeports restent valables et donc lisibles par un quidam qui s'y connaît un peu en informatique. De toute façon, les nouveaux chips ne sont pas invulnérables, et on pourra très bien les manipuler au futur.



« Nous trouvons tout simplement incompréhensible le fait que l'Etat ait choisi la technologie RFID, alors que des alternatives moins onéreuses et plus sûres existent », déclare Steve Clement. Comme par exemple la smart card, que nous connaissons tous comme le petit carré doré sur nos cartes de crédit. C'est une méthode plus sûre et elle fonctionne, comme le démontrent des millions

d'utilisateurs chaque jour. De plus, les smart card ne sont pas lisibles à distance. « C'est certainement un problème de lobbying réussi », estime David Raison, « Les politiciens ont cru aux représentants des chips RFID, qui sont un énorme marché surtout pour l'Europe, au lieu de s'intéresser aux alternatives ».

Un autre problème selon le C3L est la fiabilité des données elles-mêmes. Les empreintes digitales sont facilement manipulables et leur unicité est contestable. Et puis, les données des empreintes sont stockées sous forme de chiffres qui représentent les distances entre les différents marqueurs de l'empreinte - mais si à cause d'un petit accident de cuisine ceux-ci changent, il faudra songer à refaire son passeport, ou risquer de se voir refoulé lors du prochain déplacement à l'étranger.

Finalement, le problème du stockage et de l'accès à ces informations privées et confidentielles mériterait qu'on s'y intéresse. En bref : les nouveaux passeports profitent avant tout à l'industrie qui fabrique les chips, notre sécurité n'augmente pas, mais notre sphère privée devient de moins en moins privée.